

Vincent Martorell

La Théorie du papillon

roman

Sur l'auteur

Vincent Martorell est né à Toulouse. Il est écrivain, et auteur de théâtre. Depuis 2009, il a publié une quinzaine d'ouvrages dont quatre pièces de théâtre.

<http://martorellvincent.blog4ever.com>

Ce roman a reçu le Prix spécial du jury au salon du livre des Gourmets de Lettres à Toulouse, en 2013, placé sous l'égide de l'Académie des Jeux Floraux.

Ce livre est dédié à la mémoire de Valérie Borsky (1914 1995), ainsi qu'aux 140 000 personnes, qui, du 24 novembre 1941 au 20 avril 1945, ont été internées dans le ghetto de Terezin, lequel restera dans l'histoire comme la plus grande mystification du régime nazi. Ce roman s'inspire de faits qui se sont déroulés entre juillet 1942 et août 1945, toute ressemblance avec des personnages réels ne seraient que pure coïncidence.

*Le mal que font les hommes vit après eux, le bien est souvent
enseveli avec les cendres.*

William Shakespeare (1564-1616)

Merci, à véronique Frochet pour son aide et sa patience,
et à Dana Kasingovà pour ses conseils et ses traduc-
tions.

1

Devant l'entrée du modeste cimetière d'Eygalières, un vent âpre engourdit les corps et assaille les visages.

Amis et voisins n'ont pas hésité à braver ces conditions hivernales pour accompagner Geneviève Lamarthe jusqu'à sa dernière demeure. Car comme dans tout le reste du pays, des intempéries hors normes se sont imposées du nord au sud depuis deux longues semaines, et ici, où on est davantage habitués à des hivers doux et ensoleillés, cela fait quinze jours que les habitants ne sortent que s'ils y sont contraints.

Dans les rues, on se salue brièvement, les commentaires sur l'actualité ou les dernières rumeurs sont remis à plus tard. Et comme si cela ne suffisait pas, après les routes verglacées par des températures bien en deçà de zéro, dans la nuit précédant les obsèques, une « marée » blanche s'est abattue sur la région des Baux-de-Provence. Cette tempête de neige, aussi violente qu'inopinée, n'a pas négligé sur son passage les tombes, caveaux et mausolées du cimetière, contraignant les employés communaux à déblayer

l'allée centrale durant deux bonnes heures plus tôt dans la matinée.

Le Père Gérard grelotte, malgré l'épais pull-over en laine dont les manches bigarrées débordent de ses habits sacerdotaux. Il se sent un peu coupable de voir ainsi exposés au vent mordant de ce vingt-huit décembre ses deux enfants de chœur. Ce curé de trente-quatre ans est en charge de cette paroisse depuis six mois. Il s'est rapidement fait accepter par les fidèles, qui ont apprécié en lui ce souffle de jeunesse, conjugué à un profond respect des traditions liturgiques.

Étudiant au séminaire interdiocésain à Lille, puis ordonné prêtre à Valenciennes, c'est avec joie qu'il a accueilli sa nomination dans le sud du pays, où depuis son arrivée, il savoure avec bonheur la verve des habitants à l'accent mâtiné au soleil de Provence.

Mais aujourd'hui, point de soleil, l'abbé considère avec mélancolie que c'est un après-midi bien terne pour officier, et, tout en scrutant la chaîne des Alpilles, survolée par des strato-cumulus menaçants, il tente de se réchauffer comme il le peut. Ses mains, pourtant protégées par des gants de laine, semblent se figer, et il sent ses doigts se raidir douloureusement. Frigorifié, il sautille sur place, et frotte vigoureusement ses avant-bras, mais rien n'y fait, le vent persiste à mordiller son corps et son esprit qui ont

bien du mal à supporter cette attente interminable. « Décidément, pense-t-il, si les voies du Seigneur sont impénétrables, le froid a su trouver le chemin pour me tourmenter ainsi ! » Il se souvient que la défunte lui avait confié, quelques mois avant sa mort, qu'elle aspirait à accéder aux délices du Paradis par une belle matinée d'été, ou sous les chaudes couleurs de l'automne. « Malheureusement pour nous tous, soupira le Père Gérard, Geneviève a rejoint le royaume de Dieu par un hiver particulièrement rigoureux ». À quelques mètres de l'église, sous les chapeaux et les coiffes en laine sombres, on s'impatiente aussi. La cérémonie prévue à seize heures a déjà une demi-heure de retard. Et certains ne sont pas loin de penser qu'entre la messe, la mise en terre, et les condoléances à la famille, une nuit aigre sera déjà tombée quand on pourra enfin rejoindre les voitures garées en contrebas de l'église et de son cimetière. Mais vingt minutes plus tard, un fourgon gris métallisé apparaît enfin, suivi par une voiture à la peinture rouge carmin. Quatre personnes en descendent. Deux hommes semblables en tous points soutiennent une femme vêtue de noir à la soixantaine bien marquée. Un peu à l'écart, tête baissée, une seconde femme, plus petite, le visage dissimulé par le col en fourrure de son long manteau bleu nuit, suit le trio. Les deux

filles et les petits-fils de Geneviève Lamarthe, à l'arrière du fourgon mortuaire, assistent, sans un mot, au transfert du cercueil de bois brun par quatre hommes en costume anthracite sur un petit chariot à roulettes. Les employés des pompes funèbres disposent méthodiquement trois grandes couronnes de lys blancs, barrées de rubans pourpres, sur lesquelles on peut lire : À ma mère, à ma maman chérie, à notre très chère grand-mère. La trentaine de personnes qui, depuis plus de deux heures, attend dans le froid, s'écarte pour laisser passer le cercueil et la famille qui franchissent les grilles de fer forgé bornant l'entrée du cimetière. Précédant la dépouille mortelle, le Père Gérard progresse avec solennité au rythme lent d'un psaume. Les deux enfants de chœur frissonnent sous leurs aubes blanches. L'un d'eux, un adolescent aux cheveux blonds impeccablement coiffés, brandit avec application un imposant crucifix en argent massif.

Le deuxième officiant, un garçonnet roux d'à peine dix ans, au nez retroussé, avance avec prudence, protégeant de sa main droite transie par le froid la flamme d'un cierge, qui résiste tant bien que mal à la bise noire qui s'est brusquement invitée. Et alors que du haut du campanile sonne le glas, le vent et la neige s'acharnent sur le triste équipage, qui, à pas lents, accède par le narthex à la nef, où résonne l'Air de la suite pour orchestre n° 3 en ré majeur de Jean-

Sébastien Bach, si cher à Geneviève Lamarthe. Autour du cercueil, on s'affaire, on apprête les fleurs, les plaques mortuaires. Le Père Gérard, bras tendus et mains ouvertes, fait signe à l'assemblée de s'asseoir, puis invite les deux enfants de chœur à se placer auprès de lui. Sur les murs en pierre de taille de la petite église, des dizaines d'ex-voto rendent grâce à la Vierge.

Au-dessus du chœur datant du XII^e siècle on aperçoit, ornant le triforium, les quatorze stations du chemin de croix peintes à la main, où, les fidèles, visages tournés vers cette galerie juchée à une dizaine de mètres du sol, sont invités aux moments des offices à compatir par leurs prières au supplice du Christ. En ce jour des Saints-Innocents, et pendant qu'à l'extérieur le mauvais temps poursuit son œuvre avec obstination, les vitraux se laissent imprégner de rayons de lumières opalescentes, teintées de rouges et de jaunes qui se diffusent harmonieusement de part et d'autre du maître-autel. Sans doute s'agit-il là d'un signe du Ciel qui donne sa bénédiction, afin que débutent enfin les obsèques de celle que tout le monde surnommait affectueusement : « La bonne dame d'Eygalières ».

2

Au premier rang, les membres de la famille Lamarthe sont encore debout, raides et dignes. Au fond de l'église, on entend le grincement régulier de la porte principale laissant passer les derniers traînards. Leurs mains gantées débarrassent manteaux et chapeaux noirs de la neige encore accrochée, qui tombe mollement sur le carrelage usé de l'allée centrale. Les retardataires présentent leurs excuses à ceux déjà assis sur les bancs de bois sombre qui, pour les laisser passer, doivent se lever. Après que tout le monde se soit enfin installé, se soit raclé plusieurs fois la gorge ou ait laissé échapper une toux grasse, le silence revient enfin au sein d'une église Notre Dame de l'Espérance bondée. Le prêtre fait un signe, afin que chacun se lève. Un groupe de femmes entonnent le premier chant, leurs voix légèrement chevrotantes s'élèvent et résonnent tristement, suivies par quelques-uns dans l'assistance, sans doute des habitués des offices dominicaux. À nouveau le silence, et le Père Gérard s'avance, puis pose sur un pupitre de bois tourné, une feuille de papier devant lui. Dans son oraison funèbre, il rappelle à toutes et à tous combien Geneviève Lamarthe a été et demeurera un modèle pour la paroisse. Son implication dans la vie associative du village et son engagement

pour des causes humanitaires resteront à jamais un exemple de probité et d'amour. Il évoque ainsi leur première rencontre :

« C'était en plein été. Je venais de parcourir plus de mille kilomètres et me trouvais dans le hall de la gare avec une cinquantaine de passagers alors qu'au dehors résonnait un énorme orage. Équipée de pied en cap, d'un ciré jaune et de bottes bleu pétrole, Geneviève s'est approchée de moi et m'a lancé non sans une pointe d'ironie : « Bienvenue à Eygalières, mon Père, je vois que vous apportez avec vous un morceau de votre pays ! » Ensuite, nous sommes montés dans sa voiture, et, sous une pluie battante, elle m'a conduit au presbytère, me confiant aux bons soins de Simone Michelet que la plupart d'entre vous connaît bien et qui, depuis, prend grand soin de moi. Le curé marque un temps, puis ajoute : « Dans les jours qui suivirent, j'ai très vite appris à connaître Geneviève Lamarthe. Elle était un caractère, mais savait aussi faire preuve de souplesse et d'empathie envers son prochain. Aussi, je vous le dis mes frères, sa disparition est une épreuve pour sa famille, pour ses amis, mais sachez qu'elle laisse un grand vide dans le cœur du curé qui s'adresse à vous aujourd'hui. » Chacun approuve en silence, car les personnes présentes par ce triste après-midi ont toutes connu Geneviève, et même dans leurs plus lointains souvenirs, elles n'ont jamais rien eu à lui reprocher.

À présent, de chaque côté du catafalque, les deux frères, Louis et Mathieu, rendent chacun à leur tour un hommage appuyé à leur grand-mère, et certaines anecdotes provoquent dans l'assistance quelques sourires. Puis, c'est leur mère, Alice, l'aînée des Lamarthe qui, s'appuyant nerveusement sur le lutrin, le visage diaphane et ravagé par les larmes, évoque entre deux sanglots les petits matins sur le chemin de l'école, les retours de classes, synonymes de promesses de chocolats chauds et de généreuses tartines à la confiture de myrtilles. Alice souligne le courage de sa mère face à la maladie et à la douleur qui rallongeaient ses nuits, la laissant au petit matin épuisée et meurtrie sur son lit de souffrances.

Sans ajouter un mot, elle s'approche du cadre argenté posé sur le cercueil, et demande à tous de ne conserver que le souvenir de ce visage souriant, photographié quelques mois avant qu'elle tombe malade. Avec lenteur et gravité, elle dépose un baiser sur le bois du cercueil, puis regarde ses enfants et sa sœur. Dans sa triste robe sombre, elle reste ainsi figée de longues minutes, puis baisse les yeux. Semblant résignée, le corps accablé par le chagrin, elle rejoint ses fils, et il n'échappe à personne qu'elle fixe intensément sa sœur. Cette sœur qui ne réagit pas, qui ignore les regards désapprobateurs de ses neveux et des amis d'Alice. La cadette de la famille semble absente, dissociée de son propre corps, elle reste raide sur sa chaise, les mains enfouies dans les

poches de son manteau, et, alors que l'on s'attend enfin à une réaction, à ce que Gabrielle prononce quelques mots, celle-ci fait signe au Père Gérard qu'elle n'en fera rien. Il règne un silence pesant. Mais par chance la cérémonie touche à sa fin. Le Père Gérard bénit le cercueil et récite la prière des morts, reprise par une partie de l'assistance. Alors que les deux battants de la porte ont été ouverts, dans la nef, un vent glacial fait son entrée, accompagnant la dépouille de Geneviève et sa famille pour l'inhumation. Devant le caveau familial, où dix-sept ans plus tôt leur père avait été enterré, le curé prononce quelques mots, et remercie chacun d'être venu. Malgré un vent infatigable, turbulent, qui continue à tournoyer de tombe en tombe, on entend le frottement des cordes qui se libèrent du cercueil, déposé au fond de son trou. C'est le signal qui annonce pour la famille qu'elle se doit de se placer en rang pour accueillir les condoléances. Poignées de main, baisers furtifs ou appuyés, les mots de réconfort s'égrènent. Après une dizaine de minutes passées dans le froid et la neige, qui ne cesse de tomber, et après que le dernier ait présenté ses regrets, le cimetière est pratiquement vide. Luttant sous les bourrasques de vent, Alice et ses deux fils repartent, serrés les uns contre les autres, ignorant Gabrielle qui, par grandes enjambées, les contourne et se plante devant eux.

-Je sais que vous êtes en colère ! Il faut me comprendre !

-Mais personne ne te reproche quoi que ce soit, lui répond sèchement Alice.

-Ah, oui je vois. Toujours incapable de dire les choses en face !

-Laisse-moi passer, tu déraisonnes ! Et d'ailleurs si tu devais te comporter de la sorte, il aurait mieux valu que tu restes de l'autre côté de la Manche ! Dans la voix ordinairement si posée d'Alice, on perçoit une pointe de colère qu'elle tente de contenir. Elle serre les bras de ses fils avec tant de force que l'un d'entre eux ne peut réprimer une grimace de douleur.

-Très bien, je m'en vais, je vous laisse, je retourne chez moi ! Là-bas au moins les gens se parlent, essaient de faire des efforts, et font preuve d'un peu plus de tolérance !

Gabrielle fait volte-face et franchit les portes du cimetière, un goût amer dans la bouche. Présente par obligation, elle n'est pas ici pour ce lien que l'on croit redevable au hasard de la naissance, pour cet amour filial que sa sœur aînée s'obstine à montrer de manière ostensible ; Gabrielle a entrepris ce long voyage, espérant, s'imaginant qu'au vu des circonstances, sa relation avec Alice prendrait un tour nouveau. Il lui faut admettre qu'elle s'est trompée, et qu'elle ne doit rien attendre de sa sœur. Faisant les cent pas devant la voiture, Gabrielle, désappointée, les traits crispés, allume une cigarette et tire nerveu-

sement une bouffée, qu'elle envoie au Diable en personne. Durant le trajet du retour, les deux frères, à l'avant de la voiture, échangent de rapides regards, et n'osent parler ni du temps, ni de la cérémonie. Sur la banquette arrière, les sœurs Lamarthe s'ignorent. Le regard dans le vide, elles savent qu'elles vont devoir parcourir ensemble les six kilomètres nécessaires pour rejoindre la maison familiale. Sur la longue ligne droite de la nationale, les platanes et les champs de lavande défilent les uns à la suite des autres, la pluie fouette la campagne, les maisons, et les rares bêtes encore dans les champs, cherchant à se mettre à l'abri de la mauvaise humeur de la nature. Le malaise va grandissant, contenu, mais pour combien de temps encore ? Louis jette un rapide coup d'œil dans le rétroviseur intérieur, et regarde sa mère. Il se sent désarmé en apercevant des larmes sur son visage. Sa tante, elle, n'apparaît pas dans le miroir, il devine à peine un départ d'épaule, mais rien de plus. Louis regarde de nouveau la route et pense qu'une fois arrivé devant la maison familiale, il devra raccompagner sa tante à son hôtel situé dix kilomètres plus au sud, et la neige, qui vient de prendre le pas sur la pluie, va rendre ces allers et retours difficiles. Pour rompre le silence, son frère Mathieu allume la radio, un jingle tapageur annonce une émission spéciale où va être évoquée la météo du moment et ses répercussions sur l'agriculture locale.

Nerveusement, il cherche une autre fréquence, et opte pour celle qui rend hommage à Franck Sinatra. La voix chaude de The Voice se répand dans l'habitable, mais ce qui taraude les Lamarthe n'est pas atténué par la douce nostalgie de « *Stranger in The night* ». Gabrielle regarde sa sœur, son long visage n'a pas trop souffert après toutes ces années. Habilement dissimulées par quelques mèches de cheveux à peine grisés qui s'échappent de son foulard noir, quelques rides légères s'affichent sur son front. Gabrielle pense que, bientôt, elle non plus ne pourra éviter les signes avant-coureurs de la fuite du temps. Ce temps justement, qui lui file comme du sable entre les doigts, trop vite, trop sûr de lui. Elle se sent, depuis peu, spectatrice, incapable de le contrôler, livrée pieds et poings liés à cette cruelle évidence, à cette inéluctable certitude. Gabrielle soupire. Elle pense à toutes ces années passées loin de cette région, à ces liens qu'elle a volontairement rompus, pour ne plus subir, pour ne plus être cette fille malléable, perméable aux sentiments d'autrui. Cette distanciation qu'elle s'est imposée a toujours été sa force. Cela, elle l'a bâti en posant ses bagages loin de cette famille qui a voulu penser et agir à sa place.

3

Dix ans que Gabrielle vit dans la capitale du Royaume-Uni. Après de brillantes études d'architecture à Paris, on lui a rapidement proposé un stage de six mois à la *Serpentine Gallery*, située au beau milieu de Hyde Park, dépendante du musée d'art contemporain de Kensington Gardens à Londres. Pour l'étudiante qu'elle était encore à l'époque – elle préparait un mémoire sur l'histoire de l'art au XX^e siècle – c'était là l'occasion rêvée d'améliorer ses connaissances, et pour cette jeune femme ambitieuse et carriériste, d'étoffer plus encore son carnet d'adresses. Très vite, la française s'imposa, en six mois, elle obtient la confiance des responsables du musée et se voit confier des missions importantes : organisations de colloques, performances d'artistes, et conquiert même les plus sceptiques. Trois ans après son arrivée comme simple stagiaire, Gabrielle siégeait au sein de la commission chargée de l'attribution du prix Pritzker, distinction prestigieuse qui invite chaque année des architectes renommés dans la capitale londonienne. Aujourd'hui, de par ses connaissances et de son expérience, Gabrielle pourrait aisément intégrer de grands cabinets et gagner beaucoup d'argent, mais cela ne l'intéresse pas. Ce qui la motive encore et toujours c'est de rester une femme

d'influence, de pouvoir, et de conserver coûte que coûte tous les signes extérieurs de cette fulgurante réussite, vêtements de grands couturiers, appartements à Nothing Hill, cartes de crédit professionnelles, voiture de fonction avec chauffeur, sans oublier les sollicitations, les invitations à toutes les manifestations branchées, dans lesquelles il est important d'y paraître comme d'y être remarqué. Gabrielle est passée maîtresse dans l'art de faire parler d'elle, et les tabloïds anglais ne se privent pas de s'en faire l'écho, avec l'accord tacite de celle qu'ils ont baptisée : *The beautiful French of Kensington Gardens*. Mais en ce mois de décembre glacial, Londres est bien loin. À nouveau elle soupire. Enfoncée dans son siège, elle relie le SMS envoyé trois jours plus tôt par sa sœur. Ce message, lapidaire, n'a pas provoqué chez elle d'émotion particulière. Elle et sa mère ne s'appréciaient guère. Sa disparition n'est que la suite logique de la vie. Pour cette cartésienne, il y a un temps pour tout, et même la mort de sa propre mère fait partie intégrante de ce tout. Nerveusement, elle efface le message de son téléphone. Une fois encore elle annihile un souvenir, mais Gabrielle n'est plus la même, elle se sent lasse. Un frisson glisse le long de son dos. Les mains dans les poches de son manteau, comme un enfant qui s'ennuie par un après-midi maussade, elle tourne son visage vers la vitre humide giffée par la pluie, puis finit par s'endormir.